

Le service de presse du D.M.F. à l'œuvre

Autor(en): **Léderrey, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **102 (1957)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342803>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le Service de presse du D.M.F. à l'œuvre

INTRODUCTION

Passé le danger, on se rit du saint. Le saint, dans le cas particulier, c'est l'armée. Certes, on reconnaît qu'elle nous a épargné la guerre et que le moment de la supprimer n'est pas encore venu. D'aucuns cependant trouvent trop élevée la prime d'assurance payée pour garantir notre indépendance et voudraient encore réduire la durée du service. Les discussions auxquelles a donné lieu la question de l'armement (de l'acquisition d'avions, de chars et d'autre matériel très coûteux) ont troublé l'opinion publique. On reproche aux autorités responsables de la défense nationale, placées devant un problème que, même les pays au bénéfice de l'expérience de la guerre cherchent encore à résoudre, de manquer de décision. C'est oublier que le rôle du défenseur — imposé par notre neutralité — est dicté par celui d'un agresseur dont les moyens, favorisés par une technique plus perfectionnée que jamais, sont en constante évolution. Pour ne citer que le dernier-né, l'arme atomique, à elle seule, entraîne un bouleversement de nos institutions militaires beaucoup plus considérable que le public ne l'imagine.

Dans notre armée de milices, tout changement exige de nombreuses années pour être introduit jusqu'au bas de l'échelle. Des mesures hâtives risquent de devoir être modifiées au bout de quelque temps, d'ébranler à la fois la confiance du peuple et le moral de l'armée.

Il faut donc faire crédit à nos autorités, en particulier au chef du D.M.F., M. le conseiller fédéral Chaudet, dont la tâche est loin d'être facile.

Conscient de la nécessité de maintenir en éveil l'intérêt du public pour la défense nationale — intérêt qui jusqu'aux événements de Hongrie semblait somnoler — ce magistrat

l'a entrepris par l'intermédiaire du chef de son Service de renseignements, le D^r Kurz. Notre propos est de consacrer quelques lignes à deux démonstrations récentes, auxquelles celui-ci nous a convié.

LE FUSIL D'ASSAUT S.I.G.

Cette arme nous fut présentée à Neuhausen où elle est fabriquée. La *R.M.S.* lui ayant consacré deux articles, nous nous bornerons à quelques précisions.

Son nom de baptême, importé de l'étranger, ne nous paraît pas heureusement choisi, susceptible qu'il est d'induire en erreur.

L'assaut est la dernière phase d'un combat offensif, mené par différentes armes, que, seuls nos éléments blindés et motorisés seraient en état d'engager et encore leur infanterie n'y jouerait-elle qu'un rôle plutôt défensif.

C'est à *repousser des assauts* que ce *fusil automatique* sera normalement employé. Notre infanterie pourra à ces moments-là obtenir le plein rendement de sa nouvelle arme, sans être trop inquiétée par le *ravitaillement en munition*, autrement plus facile dans la défense qu'au cours d'une attaque.

Le fantassin devra cependant savoir que les *rafales* sont un pis aller, utilisé à courte distance, dans les moments crise, et qu'elles n'ont ni la valeur, ni la précision du *tir ajusté coup par coup*, lequel, seul, permet d'obtenir l'effet voulu : mettre l'ennemi *hors de combat* ou, tout au moins, *briser son élan*. C'est donc à *toucher sûrement* son objectif que s'appliquera le tireur, sans que le *débit rapide* de son arme¹ ne l'incite à gaspiller les 104 cartouches (4 magasins) dont il sera vraisem-

¹ Celui-ci nous fut démontré par quelques tireurs qui, *en une minute*, obtinrent, à 100 m., sur cible A, les résultats suivants : l'un 6 × 5, 16 × 4, 14 × 3, 22 × 2 et 13 × 1 avec 71 cartouches, l'autre, sur cible à 4 points : 11 × 4, 11 × 3, 16 × 2 et 20 × 1, avec 58 cartouches. Il est évident que ces résultats eussent été encore meilleurs si les tireurs n'avaient pas été chargés de faire ressortir la rapidité du débit de l'arme au tir coup par coup. De nombreux journalistes ont tiré à 300 m. et loué la précision du fusil d'assaut, démontrée à nouveau par des tirs effectués sur des mannequins, échelonnés jusqu'à 400 m., et figurant des tirailleurs debout ou couchés.

blement doté. L'assaillant, intimidé par l'efficacité du feu du défenseur, ne le sera pas par une pluie de balles mal ajustées.

A ce propos, rappelons certains *moyens de rendre le feu plus efficace*.

Dans un livre dont la *R.M.S.* a rendu compte, le colonel américain Marshall recommande aux chefs de groupe de ne désigner que les meilleurs tireurs pour ouvrir le feu aux distances jugées trop grandes pour obtenir des autres un tir efficace. Le colonel conseille encore, en vue de diminuer l'anxiété et la nervosité des combattants, de les habituer à *agir par couples*.

Un autre procédé — trop méconnu et auquel les Boers durent pourtant d'étonnants succès — consiste à *marquer les distances de tir par des repères* disséminés devant la position et soustraits aux vues de l'assaillant.

Cela dit, quelques mots au sujet de la *technique du tir*.

Les deux fautes les plus graves et les plus fréquentes que commettent les tireurs sont :

- *l'arrachage de la détente*, pression brusque de l'index qui dirige le coup à droite et en bas, et
- *le coup d'épaule*, réaction nerveuse qui fait plonger le canon et dévie le projectile devant la cible.

Ces mouvements réflexes sont tous deux fortement atténués, sinon éliminés, dans le fusil automatique, grâce à sa *stabilité*.

Celle-ci est assurée :

- par la diminution de la force du *recul*,
- par le *bipied*, placé sous le centre de gravité de l'arme, où il remplace avantageusement l'avant-bras gauche,
- par la *crosse en caoutchouc*, moins dure que la plaque de métal du mousqueton et que la main gauche permet de mieux épauler,
- par le fait que, grâce au bipied, le *corps du tireur couché* se trouve, non plus tordu ou oblique, mais dans le pro-

longement direct de l'arme, la *ligne des épaules* formant avec celle-ci un angle droit.

Ajoutons que l'*appareil de visée*, le *dioptré*, exclut l'influence du soleil et assure une meilleure vision de l'objectif. Un tube, qu'un pas de vis permet d'élever ou d'abaisser, tient lieu de *hausse* et le *guidon* est remplacé par une tête d'épingle enfoncée dans un cercle qui la protège contre les chocs.

Le fait que la *ligne de visée* n'est pour ainsi dire pas déplacée au départ du coup permet au tireur — dispensé des mouvements et de la perte de temps qu'impose le mousqueton — peut non seulement *accélérer* sans fatigue *son tir*, mais encore, bien souvent, le *régler* par l'observation des arrivées sur le terrain.

Tous ces perfectionnements tendent à faire d'un *bon tireur* un combattant redoutable, comme aussi à augmenter la qualité et le nombre des *tireurs moyens*.

Voilà donc nos fantassins dotés d'une *arme individuelle* de tout premier ordre, dont l'effet sur des *objectifs visibles* viendra s'ajouter à celui des *armes automatiques collectives* (Fm. et mitr.), auxquelles ils abandonneront les tirs à grande distance et *sur zones*.

UN COURS DE CADRES PROLONGÉ

C'est dans les environs de Berne que les officiers du rgt. inf. 16 nous ont démontré avec quel sérieux ils se préparaient à leur mission de chef, sous la direction de leur commandant, le colonel Indermühl, doublement qualifié par sa qualité d'instructeur et de stagiaire dans l'armée américaine. Lui-même appliquait les directives du colonel divisionnaire Ernst. Fondées sur le judicieux principe qu'« une division vaut ce que valent ses sections et ses groupes », elles assignaient au cours de cadres prolongé un double but :

— former les participants — avant tout *les officiers subalternes* — à la technique de la défense antichar, remémorer

leurs connaissances des armes défensives (emploi efficace et engagement approprié) et les mettre à même d'instruire leurs subordonnés,

- préparer *les cdt. bat. et cp.* à concevoir et à diriger des exercices propres à développer la *technique du combat* d'hommes isolés, de petits groupes (troupes de choc, patrouilles) et de sections.

Un seul exercice de défense devait être dirigé par les cdt. bat. ; les cdt. cp., accompagnés de leurs chefs de section, eurent trois jours à disposition pour choisir un terrain approprié à leurs exercices, se faire une conception claire de la situation initiale et de l'attitude vraisemblable de l'adversaire.

La troupe ne retire pas grand profit d'exercices improvisés, ni de manœuvres entre rouges et bleus qui, armés de moyens semblables, combattent de façon identique. Elle est en revanche préparée à sa mission de guerre et captivée par des situations qu'elle est à même de comprendre, par des procédés qui font appel à son initiative et qu'elle sait devoir appliquer, sans changements notables, face à un ennemi, par exemple dans des combats de localité, de tranchée, pour repousser un assaut, une attaque de chars ou, comme il nous le fut encore démontré, dans la défense d'un point d'appui de section.

Au sujet de la *défense antichar*, il convient de spécifier qu'elle ne commence pas — comme d'aucuns se le sont imaginés, à la suite des combats de rue de Budapest — à courte distance. A l'effet d'assurer la protection de l'infanterie lancée à l'attaque, les chars sont capables d'ouvrir le feu dès 1500 m. Leur avance est d'autre part conditionnée par celle de l'infanterie, de sorte que mettre celle-ci hors de combat équivaut à les paralyser, à leur « couper les ailes ».

Le défenseur a donc deux adversaires différents à combattre. Les chars, le plus redoutable, seront pris à partie par l'aviation, les engins blindés et motorisés, l'artillerie, les armes lourdes de l'infanterie et les mines, avant que les tubes-roquettes et les grenades ne doivent entrer en action. Renseigné sur le

procédé d'attaque de l'agresseur, le fantassin comprendra que le meilleur moyen de se défendre consiste à occuper des tranchées ou des trous, soigneusement camouflés, d'où, sans se laisser intimider par les chars, il puisse ouvrir un feu *ajusté* sur l'infanterie qui les accompagne.

Nous ne saurions terminer cet article sans féliciter le commandant de la 8^e division qui semble s'être inspiré du conseil du général Bonnal : « Ne rien entreprendre sans but, ne rien poursuivre sans méthode, ne rien terminer sans résultat », sans louer aussi les efforts du chef du D.M.F., secondé par son Service des renseignements, en vue de faire connaître au public ce qui, dans le domaine de la défense nationale, peut lui être révélé.

Colonel E. LÉDERREY
